

PER OLOV ENQUIST

Une autre vie

récit traduit du suédois
par Lena Grumbach et Catherine Marcus

ACTES SUD

POINTS DE DÉPART

Par cette nuit islandaise de décembre 1989, un temps très clair.
On voit les étoiles, mais pas d'aurore boréale.

Qu'est-elle devenue ?

Vers quatre heures de l'après-midi le 14 avril 1998, il passe devant la gare désaffectée de Skellefteå, marche lentement pour ne pas attirer l'attention, et voit trois hommes assis sur les marches.

Il le reconnaît immédiatement. C'est Jurma. Une petite pluie tombe.

Ça fait mal. Quelques secondes lui sont nécessaires pour comprendre pourquoi. Comme toujours, il se met alors à penser à autre chose, c'est comme ça qu'on survit : il se remémore une scène semblable, du film *Philadelphia*, ou peut-être du vidéoclip de Bruce Springsteen pour le film. Springsteen marche dans la rue le long d'une usine, c'est un paysage dévasté qu'il traverse, oui peut-être une usine désaffectée, lentement et sans se retourner ; on a l'impression que les trois hommes assis qui contemplent le passant ont été ses amis de jeunesse, ils sont restés là tandis que lui-même a poursuivi son chemin.

Ils ne lui avaient pas crié de s'arrêter.

Ceux qui restent n'interpellent pas volontiers ceux qui marchent. Comment était-ce donc de rester ? Les trois hommes devant la gare désaffectée de Skellefteå partageaient une bouteille de vin, sans aucun doute pas la première. Jurma avait levé la tête en le voyant, en un début de geste de reconnaissance,

puis il avait baissé les yeux, comme pris de honte ou d'une rage incontrôlable.

Ça faisait mal. C'était incroyable qu'il ne soit pas l'un d'eux. Difficile à comprendre. Un hasard peut-être, ou un miracle ?

A-t-il peur ? Il a peur.

Du printemps 1989 à Brighton, presque uniquement le titre de ce qui, c'est maintenant pratiquement sûr, est un roman impossible, ainsi qu'une brève note.

“Maintenant, d'ici peu, le capitaine Nemo, mon bienfaiteur, va me dire d'ouvrir les ballasts, pour que le navire, qui renferme la bibliothèque, coule.

J'ai examiné cette bibliothèque, mais pas entièrement. Autrefois, je me disais, dans mes rêves secrets, qu'il devait être possible de tout additionner, de tout accomplir, de tout clore. Pouvoir enfin dire : *C'était ainsi, ça s'est passé comme ça, voici toute l'histoire.*

Mais cela irait à l'encontre de tout ce que je sais. Cette contradiction est cependant une bonne raison pour ne pas abandonner. Si nous en savions plus, nous abandonnerions.”

Le lendemain, il prit la voiture et sillonna les routes pendant quelques heures entre Skrämträsk, Långviken, Yttervik et Ragvaldsträsk pour s'armer de courage.

C'était une Audi qu'il avait louée à l'aérodrome de Skellefteå, celui qui avait été construit tout près de Gammelstället, à côté du lac de Bursjön ; il était assez certain que le terrain, boisé à l'origine, avait appartenu à son oncle John. L'avion était descendu pour l'atterrissement, et voilà la ferme, environ cent vingt mètres au-dessous ; c'était là qu'il avait lu la Bible à sa grand-mère quand elle était mourante.

Avant l'atterrissement, il avait, comme toujours, regardé par le hublot et identifié le point géographique duquel sa vie pouvait être observée, et le jeune homme sur le siège voisin, il avait la trentaine et portait un costume de cheviotte, le Compagnon de voyage donc, il avait comme d'habitude tendu le cou pour voir et avait dit *Tiens, c'est comme ça maintenant* et il avait répondu *Oui, ils l'ont rénovée*, comme si cela était tout naturel. *Uncle John n'est plus là*, avait-il ajouté, pour plus de clarté.

Ab bon, lui aussi est parti, avait répondu l'homme qui n'avait peut-être jamais pris l'avion et n'avait donc pas vu Gammelstället d'en haut, *eh bien, j'imagine qu'il ne reste plus grand monde*, et à cela il n'y avait pas grand-chose à répondre.

L'homme sur le banc devant la gare centrale, qui s'appelait Jurma, devait avoir atteint les soixante-dix ans. De toute évidence, il côtoyait l'alcool depuis longtemps.

Surprenant qu'il soit en vie. Assez là-dessus.

On lui prête une barque et il rame jusqu'à Granholmen.

L'îlot porte un autre nom désormais, en l'honneur de la mère : Majaholmen. Etrange, puisque c'était son père qui avait construit la maisonnette. Elle y passait les étés, à regarder l'eau du lac.

Il ne devrait pas aller fouiller dans tout ça. C'est à en devenir fou.

De tous les oiseaux, ses préférés étaient les libellules.

Pendant longtemps, elles furent absentes. Il les revit à l'automne 1989. Au printemps 1990, elles volaient comme des folles, et il eut du mal à se contenir. La résurrection des libellules, comment cela était-il arrivé !

*

Les lettres.

Il devait vider le grenier et trouva les classeurs avec les lettres, il y en avait sept, et tous les manuscrits. Il avait été si sûr de les avoir brûlés.

C'est ainsi que ce fut ? Tout ça. Il avait du mal à respirer.
C'est vraiment ainsi que ce fut ?

Elle avait posé le Toshiba sur ses genoux, comme si c'était un chiot, et l'autre femme, Sanne, s'assit par terre et lui enfila les chaussures.

On espère toujours un miracle. Si l'on n'espère pas, on n'est sans doute pas humain. Et ça, on l'est tout de même, une sorte d'humain.

C'est pour maintenant ? Non pas encore.

Première partie

CANDEUR

L'INTERPRÈTE DES SIGNES

Les signes très peu clairs.

Quelqu'un du village raconte à l'enfant, en chuchotant presque, le rêve qu'avait fait Hugo Hedman en hiver 1935. Dans son rêve, trois grands arbres tombaient. Des pins, mais pas durant la mise en coupe. C'était une prémonition. Le même hiver, trois hommes du village étaient morts. Le rêve était un signe. On estimait qu'Elof était un de ceux dont la mort était annoncée par la chute des pins. L'enfant comprend plus tard que celui-ci n'est pas un "pin", mais "le père", tout cela restant peu clair.

D'autres signes : sa mère est enceinte, porte le fils unique. En même temps : l'un de ses oncles est, très jeune, qualifié de "malade mental" et passe un certain temps en isolement, selon la coutume enfermé dans le petit salon. La mère ne doit pas lui rendre visite, puisqu'elle est enceinte, de l'enfant lui-même par ailleurs, et des rayons mystérieux émanant du malade mental ("l'est toqué") pourraient blesser l'enfant dans l'utérus. Quelques années plus tard (éventuellement en septembre 1939) il demande si malgré tout cela ne s'était pas produit, ce qui est nié, il n'est nullement blessé par le rayonnement du malade mental. Si tel était le cas, cela se verrait plus tard, *mais c'est peu probable*. "Maladie mentale" est, lui dit-on, une sorte de fébrilité.

Et les années passent.

Soudainement il remarque que la mère ne sanglote plus jamais.

Il ne sait pas ce qui s'est passé, mais les sanglots ont cessé.

Pour commencer, il en tire la conclusion qu'elle a retrouvé la joie, et ne pleure plus sa solitude de veuve. Ensuite il devine

que les larmes ont simplement tari. Elle a manifestement réalisé quelque chose, puis ça s'est asséché. Elle s'immerge dans son travail. Il y a l'école, et le travail bénévole pour le Christ. Le premier est usant. Le travail bénévole pour le Christ, dit-elle, la remplit cependant de lumière.

O Toi ma lumière.

C'est la position qu'elle adopte. L'enfant est rempli d'admiration.

La distance entre la maison verte où ils habitent et l'école est de cinq kilomètres. Plus de larmes. C'est comme si elle avait abandonné, et s'était pliée.

En hiver, lorsque la route forestière ne peut pas être déblayée, ils vont à ski. La mère ouvre la piste. C'est le plus naturel. Elle est institutrice. L'école, une B-2*. Au départ de la maison verte, d'abord une pente en descente douce, puis le ruisseau à traverser, ensuite un long trajet exposé au vent à travers les prés appartenant à Hugo Renström, puis la forêt. Comme l'école dessert deux villages, elle a été placée entre les deux, ce qui signifie au milieu de la forêt ; tout le monde a la même distance à parcourir, peut-être trop longue, mais, d'un autre côté, personne n'est désavantagé. Il y a une justice, mais en hiver, par vent contraire, c'est terrible sur le plat avant la forêt.

Elle n'a vraiment pas de quoi se plaindre.

Elle n'écrit plus de journal.

Quand il range après sa mort en automne 1992, il trouve quelque chose qui ressemble à des journaux intimes, datant des premières années après l'école normale. Quelques allusions étranges dans l'almanach disant qu'avant son mariage elle avait vécu une vie certes profondément pieuse mais pour tout dire assez plaisante. "Fête à Gamla Fahlmark" ou "Fête à Långviken". Les aveux sur les fêtes cessent avec les fiançailles, la datation n'est pas claire.

Elle répète souvent à son fils qu'elle est heureuse, et que "la galette de l'Etat est petite mais garantie". Elle s'emporte cependant contre les salaires des femmes, le sien est inférieur

* Ecole B-2, système rural de classes uniques, avec un instituteur pour les classes un et deux, et un autre pour les classes trois et quatre. (*Toutes les notes sont des traductrices.*)

à celui de son collègue masculin (l'égalité des salaires a été introduite en 1937, mais elle est rancunière), et elle souligne l'importance pour chaque femme d'avoir un métier, puisqu'elle risque de devenir veuve un jour.

L'existence du divorce ne lui vient pas à l'esprit.

Sa famille politique est sans hésitation le parti libéral, Folkpartiet.

Elle admire infiniment son président, Bertil Ohlin*, qui est professeur à l'université. Sur un ton très critique elle note qu'Erlander**, qui n'a qu'une licence de lettres, prend de grands airs avec Ohlin. Elle ne donne jamais à entendre que ce dernier est beau (une fois elle laisse échapper l'expression "belle allure") mais l'enfant a vite fait de comprendre que son adoration quasi religieuse pour cet Ohlin cache quelque chose. De nombreuses années plus tard, le couteau sous la gorge, elle admet que le père décédé avait été social-démocrate. Il n'y a pas de quoi se formaliser pour ça, dit-elle. Avant sa mort, il avait malgré tout trouvé le salut. Elle ne s'explique pas. Il travaillait comme arri-meur en été et comme bûcheron en hiver, et elle trouve normal qu'il ait cédé à la *pression de ses camarades de l'équipe des arrimeurs*. Elle indique qu'elle ne lui a jamais reproché ses préférences politiques. Lorsque, devenu grand, le fils lui dit qu'il est lui aussi social-démocrate, elle pousse un lourd soupir en disant – avec sarcasme ou avec humour ? Il a du mal à la dé-crypter – *Eh bien ça aurait fait plaisir à ton père*.

Dans chaque classe où elle enseigne, elle organise une chorale. Celle-ci comporte toujours trois voix. Elle s'y sent chez elle, dans le chant, alors que son attachement au parti libéral est plutôt de principe et dépourvu de sentimentalisme.

A l'âge de quatre-vingt-sept ans, alors qu'elle a déjà subi trois attaques mineures, on la retrouve sous la neige qui tombe dru, trottinant dans la nuit sur la route côtière en direction du sud, elle marche avec son dandinement caractéristique,

* Bertil Ohlin (1899-1979), économiste et politicien, secrétaire général du Folkpartiet, le parti libéral, de 1944 à 1967. Durant cette période, il faut le considérer comme le principal leader de l'opposition au parti social-démocrate.

** Tage Erlander (1901-1985), secrétaire général du parti social-démocrate et Premier ministre de 1946 à 1969.

et elle n'a qu'une seule moufle. Elle avance d'un pas décidé, comme si elle se rendait à Umeå ou à Sundsvall.

C'est le jour de Noël, à sept heures du matin. On l'arrête, elle dit avec agacement qu'elle se rend à la section locale du parti libéral à Bureå, qui tient son assemblée générale annuelle, et qu'elle n'a certainement pas l'intention de faire faux bond. On la ramène chez elle, sans rien lui reprocher, puisque son caractère bourru est légendaire et que personne n'ose la contredire, même maintenant.

C'est sa dernière contribution politique, fût-elle interrompue. Elle est abonnée à *Norran*, journal local "tolérant". Cela signifie social-libéral.

Dans quelle catégorie sociale faut-il donc les ranger, elle, le père et lui-même ?

En 1944, la cantine est introduite dans les écoles de la commune rurale de Bureå, cela veut dire qu'un déjeuner gratuit est servi aux élèves. Il est cependant soumis à condition la première année, et une analyse économique établit que tous les enfants de Hjoggbôle ont droit à ce repas, sauf deux qui font partie de la classe des privilégiés. Ce sont les deux institutrices de l'école qui sont frappées ("la galette de l'Etat est petite mais garantie", etc.) – et ainsi, lui et Thorvald, le fils de l'institutrice Ebba Hedman, n'ont rien à manger. Tous les jours à midi, les élèves montent à la salle à manger provisoire qui a été aménagée à l'étage de l'école, où sa tante Vilma – qui sera plus tard une des protagonistes de la lutte autour des enfants substitués, l'histoire de la substitution enquistienne – sert de la bonne soupe à la viande bien nourrissante.

Les deux enfants de la haute, Thorvald et lui, doivent rester en bas dans le couloir, assis par terre, et manger des sandwiches à la margarine, qu'il déteste, et boire du lait écrémé.

Il se sent pointé du doigt, il a honte, et il bouillonne d'indignation. C'est une chance qu'on l'ait catalogué gentil. Après le déjeuner, les enfants rassasiés passent devant les deux fils d'institutrices avec de grands sourires. Son opinion sur les antagonismes de classes dans la société est désormais consolidée. Il ne saisit cependant pas que le sentiment d'infériorité qui s'empare de lui est basé sur un malentendu ; c'est lui qui est la classe supérieure.